

Borduas ou le dilemme québécois de Guy Robert

Guy Robert, *Borduas ou dilemme culturel québécois*, Montréal, Stanké, 1977, 253 p., 198 illustrations dont 24 planches en couleurs

Michelle Cantin

Numéro 10, avril 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40292ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cantin, M. (1978). Compte rendu de [Borduas ou le dilemme québécois de Guy Robert / Guy Robert, *Borduas ou dilemme culturel québécois*, Montréal, Stanké, 1977, 253 p., 198 illustrations dont 24 planches en couleurs]. *Lettres québécoises*, (10), 51–52.

BORDUAS OU LE DILEMME QUÉBÉCOIS

de Guy Robert

En 1972, revenait à Guy Robert le mérite de publier la première étude sur Paul-Émile Borduas, parue aux Presses de l'Université du Québec. Le même auteur vient d'écrire un second Borduas dans une édition de luxe.¹

L'ouvrage se divise en deux parties: la première axée sur la personnalité de l'artiste nous invite à relire le dossier Borduas sous l'angle des dilemmes auxquels fut confronté le peintre, dilemmes qui seraient aussi ceux du peuple québécois. Dans la seconde partie du livre, intitulée *Chroniques*, Guy Robert trace la biographie du peintre, illustrée de nombreux documents photographiques inédits.

Le peintre de St-Hilaire était un homme inquiet, exigeant envers lui-même et envers les autres, un être projeté vers l'avenir. Sa vie semble faite d'une suite de curiosités artistiques et intellectuelles, ponctuée d'une longue série de remises en question et de nouvelles découvertes. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à regarder son oeuvre où l'on constate de nombreuses ruptures.

On sait l'attachement et la vénération que vouait Borduas à son Maître Ozias Leduc et la fascination qu'exercèrent sur lui le Surréalisme et André Breton. Aussi n'est-il pas étonnant de constater avec quel déchirement il devra rompre avec eux pour affirmer sa personnalité comme le peuple québécois le fera pour l'Église et son clergé. Maître à son tour, Borduas doit aussi accepter de voir le

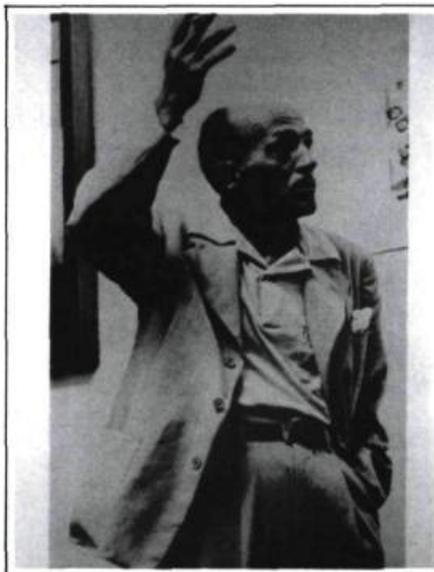
quitter ceux qu'il a rendus autonomes.

Nul n'est besoin de rappeler l'aspect révolutionnaire du *Refus Global*. Si Borduas a parlé de la libération de chaque homme et de la création d'un nouveau modèle de société, il refuse l'action révolutionnaire politisée parce que le pouvoir établi ne pourrait être remplacé que par un autre pouvoir oppresseur, exigeant compromis et servitude pour les artistes. L'action des Automatistes doit se situer dans le domaine de l'art, de la culture et de la sensibilité non dans la partisanerie politique ou la révolte armée.

L'aspiration à communiquer et le désir de la solitude qui semblait, à la fin de sa vie, l'engager sur les voies de la contemplation et peut-être avoir raison de lui, ont tour à tour

cruellement sollicité Borduas. D'une part, la crainte de perdre son identité, de l'autre le besoin du partager et de confronter ses idées et ses découvertes avec celles des autres. On a parlé des gaucheries des propos abrupts, des maladresses, de la méfiance des mots qui rendaient difficile la communication avec Borduas. L'usage malhabile des mots ne peut être attribué au manque de préparation intellectuelle de l'artiste car il avait fini par se donner une solide culture. La compréhension du discours de Borduas est parfois malaisée à cause de l'interférence de l'émotivité et de l'imaginaire dans le discours logique; n'oublions pas que Borduas est d'abord peintre avant d'être écrivain.

On a beaucoup écrit sur les liens entre le Surréalisme et l'Auto-



BORDUAS
ou le dilemme culturel québécois

GUY ROBERT

Stanké

matisme et sur l'originalité du mouvement québécois. Si l'Automatisme puise largement une partie de sa sève dans la doctrine de Breton, il n'en garde pas moins ses distances, par exemple, en évitant de prendre une tournure littéraire. Puis, au grand dam de son dernier fidèle, Claude Gauvreau, l'initiateur de l'Automatisme rompt avec le Surréalisme qu'il juge comme une étape et qu'il qualifie « d'Académisme formel désagréable ».

Guy Robert relève aussi deux dilemmes éprouvés par Borduas face à sa peinture, d'abord celui de la figuration et de la non-figuration, manifeste dans les oeuvres de 1942 à 1946. Même s'il se libère peu à peu des modèles extérieurs, le peintre conclut, en 1946, que l'étiquette compte peu mais que seuls valent la spontanéité et le contact visible ou invisible. Parallèlement à cette oscillation entre figuration et non-figuration, celle des titres, tantôt faisant appel à la numérotation qui colle mieux à une réalité qui n'est plus visuelle, tantôt un titre verbal « figuratif » pour faciliter l'accès du grand public aux oeuvres, encore que certains de ces titres soient ésotériques.

Finalement Guy Robert rapproche le *Refus Global*, premier manifeste québécois, des ouvrages du Frère Untel, de Pierre Vallières, de Léandre Bergeron et du manifeste du FLQ qui tous dénoncent le règne de la peur. Et c'est peut-être là un des aspects les plus intéressants de l'ouvrage.

Depuis quelques années, l'art québécois a suscité beaucoup d'intérêt chez de nombreux chercheurs

mais peu de publications nous ont livré le fruit de leur réflexion, si on exclut Guy Robert qui a écrit sur Lemieux, Riopelle, Pellan, Fortin, Dumouchel; aussi toute nouvelle parution constitue-telle un événement surtout quand il s'agit d'un des chefs de file de l'art contemporain québécois. Cependant après la lecture du dernier Borduas de Robert, l'on reste sur sa faim. Bien sûr, la perspective est nouvelle de présenter l'artiste sous l'angle des ambivalences mais cet éclairage nous apprend peu sur la personnalité du peintre.

Certains diront : pourquoi encore Borduas ? Quoiqu'on en pense, tout n'a pas été dit sur Borduas. Sans doute jusqu'ici a-t-on écrit beaucoup sur l'Automatisme et sur le *Refus Global*. Voilà précisément le thème majeur que traitait le premier Borduas de Robert et, à part le rapprochement entre le destin de Borduas et celui du peuple québécois, on voit mal ce que l'auteur apporte de vraiment neuf par rapport à sa première publication.

Certes, nul ne niera la richesse et la complexité de la personnalité du peintre du St-Hilaire ; Robert le souligne d'ailleurs en notant que l'artiste aura été écrivain, animateur socio-culturel, professeur, artiste, mais il aura été d'abord peintre. Et c'est la principale lacune de ce livre de laisser de côté l'oeuvre picturale de Borduas : à peine quelques pages commentent les toiles de l'artiste. La biographie, les écrits d'un artiste, si ceux-ci existent, demeurent des outils inappréciables mais non indispensables. Pour entrer en contact avec le message ou l'esthétique d'un artiste, rien de tel que d'analyser l'oeuvre. C'est précisément l'a-

bondance et la qualité des reproductions en couleurs ou en noir et blanc qui aiguisent notre curiosité. D'ailleurs Guy Robert ne souligne-t-il pas lui-même que « toute l'énergie vitale de Borduas est dirigée vers le Tableau. »²

Beaucoup reste à écrire qu'il s'agisse des vingt premières années de production de Borduas et sur lesquelles la petite exposition du Musée d'art contemporain de l'an dernier a commencé à jeter de la lumière, ou bien de la période 1953-1960. Que sait-on sur les rapports entre Borduas et les Motherwell, Still, Pollock, Rothko, Francis ? La solitude que Borduas semble avoir désirée et trouvée à Paris, l'a-t-elle rendu imperméable aux recherches des artistes européens ? Pourquoi celui qui voulait internationaliser l'art québécois s'est-il enfermé dans le silence à New-York et à Paris ? A-t-on vraiment évalué l'influence des oeuvres en noir et blanc sur la génération des années 60 ? Autant de questions et bien d'autres dont les réponses pourraient donner à l'art de Paul-Emile Borduas sa signification et sa véritable portée sur le plan national et international.

Michelle Cantin

1. Guy Robert, *Borduas ou dilemme culturel québécois*, Montréal, Stanké, 1977, 253 p., 198 illustrations dont 24 planches en couleurs.
2. Op. cit., p. 105.

Note : Oui, l'abonnement coûte plus cher que l'achat au numéro en librairie, pour trois raisons : il faut payer l'enveloppe, la poste et le travail pour mettre à la poste. Les magazines à fort tirage peuvent se permettre des abonnements à bon marché pour augmenter le prix des annonces en augmentant le tirage. Ce n'est pas notre cas.

La direction